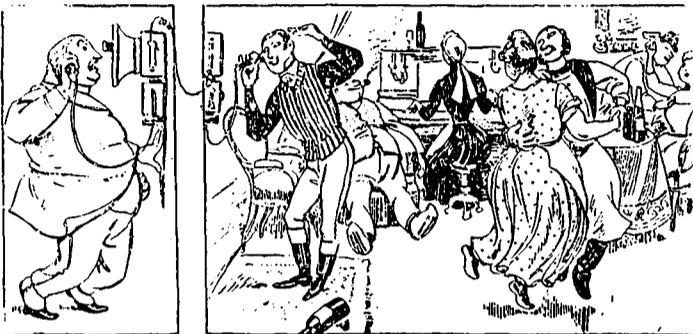


LE TÉLÉPHONE MIROIR

(Conformément à la dernière invention d'Edison sur la transmission de la lumière.)



I

Le valet de chambre au monsieur qui téléphone de son club. — Oui monsieur, tout est tranquille ici. On dort; moi je cire les chaussures.
Le monsieur. — Ah! oui, je vois.



II

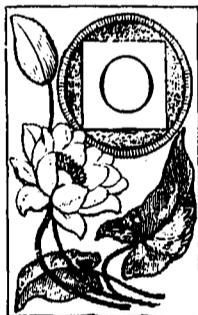
La servante au même. — Tout est bien; madame surveille sa maison.
Le monsieur. — Ah! oui, je vois.



III

Le cuisinier au même. — Nous sommes sur les dents; mais l'ouvrage se fait ferme.
Le monsieur. — Ah! oui, je vois.

HOSPITALITÉ HÉROIQUE



Ne se battait continuellement cette année-là autour du château de Nanjac, comme d'ailleurs dans tout le Languedoc. Richelieu, décidé à mettre fin aux révoltes et aux agissements politiques des protestants, assiégeait La Rochelle; et dans le Midi il avait envoyé Rochan, qui menait activement la guerre.

Point de journée sans rencontre, et quelles rencontres!

des combats de barbares, des combats féroces, d'où quelques vainqueurs seulement sortaient vivants. Une guerre horrible, d'homme à homme, de voisin à voisin, fourmillante de trahisons; car les plus loyaux n'hésitaient pas à tromper le diable incarné dans la personne de leurs ennemis.

Tous les hommes de la province, et leur nombre diminuait chaque jour, étaient sous les armes.

Chaque jour enlevait des pères, des époux, des fiancés; un triste temps pour les femmes: les défaites étaient douloureuses, mais les victoires étaient si atroces qu'elles en pleuraient.

Mlle de Nanjac, assise près d'une fenêtre d'où l'on embrassait toute la campagne, passait son temps à attendre le retour de son frère et à lire des prières pour son salut. Doublement inquiète, car il mourait beaucoup d'hommes, des leurs et des autres, et le comte Raoul avait contracté pendant cette guerre des habitudes de cruauté ter-

rible, aggravée par une intempérance de soldat allemand; son âme ne courait pas moins de dangers que son corps.

Il n'était pas rentré depuis six jours, le comte Raoul. Marguerite ne quittait presque plus son observatoire: elle regardait mélancoliquement les champs sans moissons, piétinés par le passage incessant des troupes; à l'horizon, quelques petits nuages de fumée bleu montaient vers le ciel; c'étaient des maisons que brûlaient l'un et l'autre parti pour l'amour de Dieu. Et, bien loin, bien loin, s'élevait la tour de Bralis, ce repaire d'hérétiques, d'où sortaient depuis un demi-siècle tous les chefs du parti protestant dans le Languedoc. Cette tour suggérait à Mlle de Nanjac des réflexions un peu philosophiques qu'on n'était pas en droit d'attendre de la part d'une femme aussi jeune.

N'allez pas croire cependant qu'elle se piquât de bel esprit; son cœur doux et compatissant souffrait cruellement des misères causées par cette guerre sans merci, et voilà ce qui l'amenait à se demander s'il n'eût pas mieux valu prier pour les protestants que de les combattre, et laisser à Dieu le soin de faire justice à l'hérésie.

Vers le soir, une des servantes interrompit la rêverie de la jeune fille; deux mendiantes demandaient à être introduites en sa présence; elles répondaient évasivement à toutes les questions qu'on leur avait posées et refusaient d'ailleurs toute aumône de la main des servantes.

«L'une d'elles a même eu l'effronterie de dire qu'elle ne voulait rien recevoir que de vous, ajouta-t-elle. Il leur faut une châtelaine pour mettre une pièce blanche dans leur main sale!... Doit-on les jeter à la porte?»

—Point, amenez les moi.

—Ici! mais elles sont en guenilles! et mademoiselle ne se défie pas assez; par ce temps-ci on ne sait pas...

Mais la demoiselle de Nanjac trouva les deux fillettes beaucoup plus effrayées, qu'effrayantes, et sa pitié ne leur refusa point la faveur qu'elles implorèrent de l'entretenir sans témoins. Elle pressentait d'ailleurs quelque mystère; d'un rapide coup d'œil elle avait saisi mille détails discordants dans le costume de ces petites paysannes. Sans doute leurs pieds étaient enfermés dans de lourds sabots; mais leurs mains, loin d'être sales comme l'avait affirmé la servante sans y regarder d'ailleurs, leurs mains étaient fines et blanches, leurs traits étaient délicats, leur teint point hâlé, et la coupe rustique et naïve des vêtements qu'elles portaient ne parvenait pas à dissimuler complètement la distinction de leur allure.

Cependant, malgré ce vague pressentiment, Marguerite ne put retenir un mouvement de stupeur quand, d'un ton qu'on sentait résolu quoique sa voix tremblât un peu, l'aînée des jeunes filles lui dit:

«Je suis Elisabeth de Barlis et voici mon frère Hugues; sachez d'abord qui vient vous demander votre aide et protection, nous ne voulons pas surprendre votre bienveillance.

—Elle vous est toute acquise; la perte de deux enfants n'apporterait rien que la mort à la cause que je sers; vous sauver n'est point la trahir. Mais comment avez-vous abandonné la protection des murailles de Barlis... et sous ce déguisement maladroit qui ne fait qu'attirer l'attention?»

Alors Mlle de Barlis fit avec une simplicité qui le rendait plus déchirant le récit des malheurs de sa maison.

Le comte et la comtesse de Barlis, revenant la veille d'un voyage qu'on soupçonnait avoir un but politique, avaient été attaqués par une bande de paysans; la comtesse, prévoyant sans doute l'issue du combat, avait dépêché en toute hâte à sa fille un des hommes de leur escorte, porteur de ce message en allemand: «Abandonnez le château immédiatement, sous un déguisement quelconque, et, quoi qu'il arrive, conduisez votre frère en Allemagne, chez votre oncle.» Et elle était partie; en chemin ils avaient appris par une conversation de paysans qu'ils étaient orphelins; il avait fallu ne pas jeter un cri, ne pas verser une larme. Ils avaient su de la même manière qu'on avait saccagé Barlis et qu'on les cherchait activement. Mais le petit Hugues ne pouvait plus avancer.

«Et je désespérais de notre salut, impossible la fuite, acheva Elisabeth, quand j'ai aperçu votre silhouette blanche à travers les ombres de la fenêtre. Ce que j'ai entendu conter de vous m'a donné confiance, et certes personne ne soupçonnera le château de Nanjac d'abriter des huguenots.

—Vous resterez ici tout le temps nécessaire... jusqu'à ce que mon frère puisse distraire de ses troupes un nombre d'hommes suffisant pour vous faire une escorte.

—Direz-vous donc à votre frère l'hospitalité que vous nous donnez? s'écria avec effroi Elisabeth.

—Sans doute; soyez sûre qu'il l'approuvera. Il est généreux, d'ailleurs il faudrait être lâche pour...

—Je vous ai offensée, pardonnez-moi, j'ai peu d'expérience et une si lourde responsabilité... J'avais entendu dire de choses terribles du... zèle de votre frère.

—On a exagéré, puisque vous le croyez capable de perdre deux enfants sans défense... Mais tenez, voici nos hommes qui rentrent, vous allez justifier bientôt l'injustice de vos soupçons... Voulez-vous attendre un instant dans cette chambre pendant que j'irai prévenir mon frère?»

Déjà les hommes buvaient dans la grande salle, d'où partait un bruit confus de voix avinées, de

LES ESPRITS

(Histoire de revenants.)



I

Six heures du soir. — Patrick et Michel allant veiller le corps d'un ami décédé.



II

Six heures du matin. — Patrick et Michel revenant de veiller le corps.